ÉVÉNEMENTS
MÉMORABLES

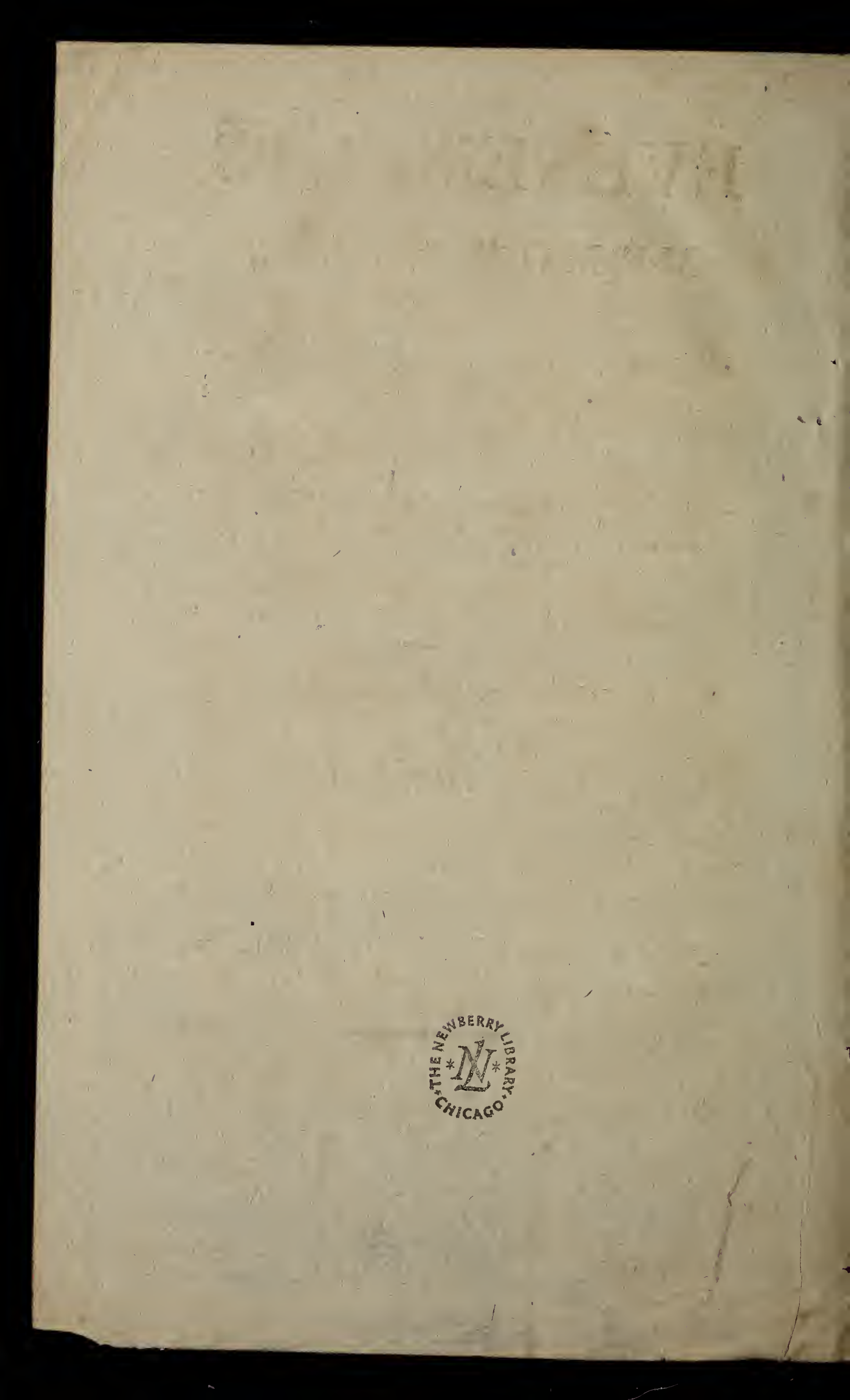
Arrivés à VERDUN, *au sujet du Maréchal de* BROGLIO ; *& son arrivée à* METZ ;

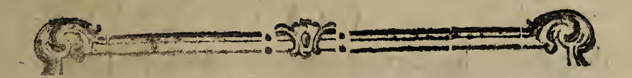
Autres Événements arrivés à CHATELLERAULT *en Poitou, & à* LONDRES.



Chez LEFEVRE, Libraire, rue de la Harpe, au coin de celle Poupée, N°. 181.

1789.





ÉVÉNEMENTS MÉMORABLES

Arrivés à Verdun, au sujet du Maréchal de BROGLIO; *& son arrivée à Metz;*

Autres événements arrivés à Chatelleraut en Poitou, & à Londres.

De Verdun, le 26 Juillet 1789.

Monsieur le Maréchal de Broglio, autrefois bon Général, & aujourd'hui Aristocrate forcené, avoit proposé de soumettre Paris avec quarante mille hommes, & cinquante pieces de canons. Ce Général qui, depuis la guerre de 1756, n'avoit fait qu'aller à la parade & à la Messe, ayant été renvoyé du Ministere d'après le vœu général, s'est enfui, pour se dérober à la haine du Peuple, qui l'auroit immolé à sa juste vengeance.

Il se cacha dans un Monastere, & gagna la Ville de *Verdun*, où il descendit à l'Evêché.

La cherté du pain & la formation de la Milice Bourgeoise avoient déjà occasionné des troubles dans cette Ville. Le 25 Juillet, le Peuple s'étoit transporté à la Citadelle pour

demander des armes au Gouverneur. Il les refusa. On réitéra cette demande le 26 ; le Gouverneur s'obstina à ne point l'accorder, & ordonna cependant à la Milice Bourgeoise de faire les patrouilles. Le Commandant des Bourgeois répondit qu'ils ne pouvoient marcher *sans armes & sans pain*. On se courrouça. Le Gouverneur menaça de faire tirer les canons sur la Ville ; & le Commandant de la Milice de mettre le feu à la Citadelle.

Cependant la partie la plus nombreuse des Habitants profitoit de ces débats pour faire mettre à plus bas prix le pain, qui commençoit à manquer, & commettre toutes sortes de désordres. M. *de Lioncourt*, Entreposeur de sel & de tabac, & une demoiselle *Lambinet*, convaincus de fraude dans ces deux objets, ont été arrêtés, conduits à une prison établie & gardée par la Bourgeoisie. A leur passage, le Peuple, qui depuis long-temps souffroit de leurs vexations, s'écrioit : « *Pendez-les, pendez-les, ils nous ont assez volés.*

On a brûlé les barrieres, & les bureaux des Commis. On en vouloit faire autant de la maison du *Consigne ;* mais M. *Dulnau*, Commandant de la Maréchaussée, à la tête de sa troupe, parvint à calmer la fureur du Peuple.

Ce fut pendant ces troubles que M. le Machal arriva. Un détachement considérable de Hussards l'avoit précédé à trois heures du matin, & lui-même entra dans la Ville vers midi. Le Peuple instruit de son arrivée, se porta en foule à l'Evêché, & menaça d'y mettre le feu.

Averti de ce tumulte & des funeſtes diſpoſitions du Peuple à ſon égard, M. le Maréchal fit tout de ſuite commander le détachement des Huſſards pour l'eſcorter : mais au moment de ſortir de l'Evêché, il fut effrayé de la foule immenſe & de la Milice Bourgeoiſe qui l'attendoient, & n'oſa pas ſe mettre en marche. Il remonta à l'Evêché, & ne put contenir ſes larmes. Deux heures après, deux bataillons Suiſſes reçurent ordre de ſe joindre aux Huſſards, & à la faveur de ce renfort, le Maréchal traverſa la foule, & ſe fit conduire à la Citadelle, où il paſſa la nuit. Le lendemain matin, il ſe ſauva par le derriere de la Citadelle, appellé la *traverſe*, pour aller à *Eſtain*, d'où il s'eſt rendu à *Metz*. Il y arriva à ſept heures du ſoir, & n'y fut pas plus heureux. Les Habitants inſtruits de ce qui s'étoit paſſé à Paris, réſolurent de ne pas recevoir dans leurs murs un homme auſſi dangereux. On ſçut qu'il approchoit; cinq cents Bourgeois ſe trouverent à la porte de la Ville, lui déclarerent qu'on ne vouloit ni de ſa perſonne ni de ſon commandement; qu'on ne le reconnoiſſoit plus pour Gouverneur de Metz, & ajouterent que s'il y entroit, il ſeroit infailliblement pendu, *qu'il devoit donc plutôt aller ſe faire pendre ailleurs*. Il fut obligé de rebrouſſer chemin, retourna à Verdun, ſe réfugia de nouveau à l'Evêché, & c'eſt de-là qu'il capitule.

A Chatellereau en Poitou, les Echevins voulant prévenir un déſordre, qui n'étoit pas à craindre, défendirent les attrouppements, & l'on doubla la Garde qui ſe faiſoit par un Régiment de Cavalerie, en quartier dans cette Ville. Le Peuple allarmé, crut qu'on vouloit conſpirer contre ſa liberté. Pluſieurs grouppes s'aſſemblerent dans des cours de maiſons, & tinrent conſeil. Tous réſolurent de ſçavoir pourquoi l'on prenoit ces précautions? Les grouppes ſe réunirent & coururent à la maiſon de Ville. Les Echevins voyant le tumulte, envoyerent le tambour de la Ville, pour dire à la multitude de ſe diſperſer, & un d'entr'eux ſe détacha pour aller ſolliciter main-forte à Monſieur de l'Eſtang, Lieutenant-Colonel du Régiment. Cet Officier répondit qu'il falloit ſçavoir ce que demandoit le Peuple avant de l'attaquer. Le Magiſtrat dit qu'il alloit dreſſer un Procès-verbal du refus, & ſe retira courroucé. Pendant cet entretien, le Peuple s'étoit emparé de la Maiſon de Ville, avoit caſſé les Echevins, en avoit nommé d'autres, & pour premiere Loi, ordonné une viſite dans toutes les maiſons, pour y chercher de la farine; il ordonna enſuite que le pain ſeroit vendu à trois ſols la livre aux Ouvriers, Artiſants, & continueroit de l'être à cinq ſols aux Echevins, aux Nobles, aux Receveurs des Aides, Gabelles, Octrois; il défendit de brûler aucune maiſon, mais il ré-

ſolut de faire une nouvelle taxe, & de faire faire la collecte par un certain nombre d'entr'eux. Deux d'entre les Echevins ayant voulu proteſter contre cette nouvelle Municipalité, ils furent arrêtés, & mis dans une priſon, ſous la garde du Peuple. Tous cela s'eſt paſſé ſans qu'il ait eu une goutte de ſang répandu. On avoit réſolu la mort du Magiſtrat qui avoit été chercher main-forte; mais il s'eſt ſauvé, & on ne l'avoit pas trouvé lorſque cette relation authentique a été faite.

C'eſt à regret que nous publions ces déſaſtres. On les exagéreroit encore ſi chacun les racontoit à ſa maniere ; au lieu que nous renfermant dans les bornes de la vérité, & évitant toute réflexion ſéditieuſe, c'eſt une façon d'engager nos Concitoyens à faire ceſſer ces troubles ſi funeſtes au Commerce & à la Société ; & pour porter nos regards ſur des ſujets plus agréables, nous nous empreſſons de répandre une lettre récemment arrivée de Londres.

La France ſera donc encore le modele des autres Nations.

Le Peuple de Londres, enthouſiaſmé de la fermeté & du courage du Peuple François, a envoyé une députation à l'Ambaſſadeur de France, pour lui demander une cocarde patriotique, qui deviendra, peut-être le ſignal de la liberté de l'Europe. L'ambaſſadeur l'a donnée.

766

Elle a été promenée dans les rues de Londres, & les Anglois en ont tout de suite arboré une pareille. Cet exemple aura bien plus de force en Hollande, en Allemagne, Pays tenus dans les fers de l'esclavage. Le Peuple ne veut ni se révolter, ni profiter de sa force, il veut être libre, & n'être pas l'éternelle victime des Grands & de ceux que ses sueurs ont enrichis. Il veut être fidele à ses Rois, mais être compté pour quelque chose par les Rois, & rompre les barrieres injurieuses qui le tiennent à une si grande distance du Trône. Et pourquoi ne peut-il paroître devant ses maîtres pour solliciter ses besoins, & réclamer lui-même contre les injustices dont l'accable le pouvoir ministériel?

F I N.

De l'Imprimerie de L. JORRY, rue de la Huchette, 1789.